

RELIGION, QUESTIONS SOCIALES, SCIENCES, ARTS, LITTÉRATURE, ÉCONOMIE POLITIQUE, AGRICULTURE, ETC.

**PENSÉE DU JOUR**  
Un journal catholique dans une paroisse  
c'est une mission perpétuelle  
LEON XIII

## Allons au peuple!

### Haie là, exploités de la classe ouvrière!

La grève des ouvriers du Pacifique canadien vient de se terminer, après deux mois de désastres, de révolte, de haine, d'assauts, d'attentats à la liberté du travail et de misères de toutes sortes. Le Pacifique canadien n'a rien cédé. Les ouvriers n'y ont rien gagné. Au contraire, ils y ont perdu \$1,125,000 de salaire.

On évalue le total des dommages causés par ce conflit à \$2,500,000.

Quelle perte pour les travailleurs et pour le pays!

Mais d'où vient tout ce mal? Quelle est la cause de cette grève néfaste?

L'autre jour, j'interrogeais l'un des grévistes:

— Avez-vous personnellement des griefs contre le Pacifique canadien?

— Personnellement, non, aucun.

— Et les autres, vos compagnons de travail, ceux des usines de Montréal?

— Pas plus que moi. Nous sommes généralement tous satisfaits du salaire qu'on nous donne. Il n'y aurait pas lieu de nous plaindre, mais nous le faisons, nous nous mettons en grève par sympathie pour les employés du Pacifique canadien, qui travaillent dans ses usines de l'Ouest. La Compagnie ne leur rend pas justice, nous a-t-on assuré. Elle cherche à nous affaiblir en nous divisant.

Et c'est à peu près tout.

On le voit, cette grève fut montée sur des motifs fort peu sérieux.

Cependant, la plupart des grévistes y sont allés de bonne foi, croyant réellement que leurs intérêts bien entendus les obligeaient à se mettre en guerre contre leurs patrons.

Et certains journaux, entre autres la *Presse* et la *Patrie*, leur avaient tellement laissé à espérer sur tous les tons un succès définitif, qu'ils avaient fini par croire leur cause bonne et juste.

donne maternellement la main pour la guider dans les sentiers épineux de la vie, s'arrogent donc, d'après le même journal, leur mission, puisque "nulle part ailleurs que dans une bonne organisation ouvrière, le travailleur pourra trouver les connaissances qui lui manquent pour améliorer son sort."

Cependant, cette doctrine un peu nouvelle, un peu moderne et un peu fraîchement sortie de l'ouillage de feu Israël Tarte, ne manquera pas d'étonner mes lecteurs comme moi-même, sinon par sa profondeur, du moins par l'audace que M. Rodier, l'auteur de cette chronique ouvrière, se donne pour la prêcher aux foules!

C'était aussi la *Presse* qui se permettait, le 25 et le 27 août dernier, de chercher noise au Dr Pelletier, député de Sherbrooke, parce qu'il avait osé, dans un discours public, se déclarer contre les unions ouvrières internationales, ces sources inépuisables de désordre sociaux et économiques; et parce qu'il avait osé encore prêcher la création et le développement d'unions ouvrières nationales, propres à garder nos travailleurs dans le chemin du devoir et à protéger efficacement leurs vrais intérêts matériels en même temps que ceux du Canada.

Mais est-il besoin de démontrer davantage les tendances dangereuses de ces deux journaux et l'enseignement néfaste qu'ils donnent aux ouvriers? Tous connaissent les uns et les autres. Je n'insisterai donc pas.

On les voit, il est vrai, de temps à autre, donner de bons conseils, mais, ces conseils, on dirait qu'ils s'évertuent à en noyer l'effet dans une mare de sentences socialistes et de notions absurdes sur la question ouvrière.

L'autre jour, je passais, sur la rue Cherrier, près d'un employé des chars urbains de Montréal, et de trois cochers, qui discouraient ensemble sur la grève du Pacifique. L'employé des tramways disait aux autres:

— Vous voyez comme la Compagnie des petits chars est riche! Bien; qui a fait sa richesse? n'est-ce pas nous, ses ouvriers?

Il voulait prouver à ses interlocuteurs que de même que les travailleurs des tramways, ceux du Pacifique avaient fait la puissance de ce dernier.

Si j'en avais eu le temps et si je l'avais osé, je serais intervenu pour répondre à ce quidam, lecteur probable de la *Presse* et de la *Patrie*, car là seulement il a dû puiser cette fausse notion économique:

— Mon ami, vous vous trompez. Ce n'est pas vous qui avez fait la fortune de la Compagnie des tramways, puisque vous avez le privilège de voyager gratuitement sur ses chars et puisque vous en recevez un juste et fort salaire, mais ce sont les citoyens de Montréal qui, comme moi, payent à cette Compagnie, pour vaquer à leurs affaires, jusqu'à cent piastres par année. Ce qui prouve que les intérêts du capital et du travail, n'en déplaise aux Rodiers et aux Gaudets, sont communs et que de la bonne ou de la mauvaise fortune de l'un dépendent très souvent la bonne ou la mauvaise fortune de l'autre. Ce qui prouve encore que l'éducation de nos ouvriers a été fort compromise par ces feuilles à tout faire et à tout publier.

Il faudrait réagir. Il faudrait dire au travailleur toute la vérité, lui faire bien comprendre que s'il a des droits il a aussi des devoirs, que s'il est un facteur important dans la prospérité d'un pays, il en est aussi le bénéficiaire le plus nombreux. Et surtout, n'ayons pas peur d'appuyer trop sur les devoirs.

Il n'y a pas longtemps, un chef ouvrier, de Montréal, daignait m'écrire que lui et les siens estimaient fort la *Croix*, parce qu'elle était sincère, droite, sans peur et sans reproche; et que, par contre, ils méprisaient les journaux qui ne savaient bien faire qu'une

chose: exploiter la classe ouvrière en feignant de prendre ses intérêts.

C'est dire que les ouvriers, en général, sont honnêtes et qu'ils aiment l'honnêteté.

Allons au peuple! mais allons y avec un cœur plein de charité et de dévouement. Sachons l'aimer jusqu'à lui déplaire au besoin. A ce prix, tôt ou tard, il saura nous apprécier et nous compter au nombre de ses vrais amis.

## QUELLE TERRE ARIDE!

### Vive la liberté politique!

Quelle terre aride que celle de la politique fédérale! Il n'y a pas même une oasis et une source d'eau où l'on puisse y trouver quelque repos. Avec cela, les mauvaises herbes l'envahissent à vue d'œil, et personne, pour ainsi dire, n'a le courage de les arracher, de labourer le sol, de l'enrichir et d'y faire ensuite une semence de bon grain.

M. Laurier veut rester sur le fauteuil gouvernemental; M. Borden veut s'y installer. Voilà à peu de chose près à quoi se résume la politique de ces deux hommes.

Vraiment, ils ne valent pas la peine, ni l'un ni l'autre, qu'on se jette à leur profit dans la mêlée électorale.

Nous, Canadiens français et catholiques, nous avons autre chose à faire que d'aller nous battre et perdre le meilleur de notre vie pour ces politiciens.

Est-ce à dire que nous devons nous désintéresser du bien-être du peuple?

Au contraire. Plus que jamais les grands intérêts politiques, sociaux et religieux du Canada doivent nous être à cœur; plus que jamais nous devons travailler à donner une solution logique aux grands problèmes économiques; plus que jamais nous devons instruire le corps électoral de ses devoirs; plus que jamais nous devons, enfin, orienter les foules vers leur destinée.

Pour cela, il nous faut secouer l'esprit de parti, sortir des rangs de Laurier ou de ceux de Borden et reprendre notre liberté politique, afin d'être prêts à voler au besoin, au secours des classes pauvres, des minorités bafouées et des citoyens dont les droits sont méconnus et même foulés aux pieds.

La liberté politique! Morin qui croyait nous l'avoir formulée et Lafontaine nous l'avoir conquise, s'ils revivaient, trouveraient leur œuvre étrangement méconnaissable.

La liberté politique! la voyez-vous sur ce monticule cloué au pilori par nos parvenus, parce qu'elle les gêne, parce qu'elle avait constamment sur eux l'œil ouvert, reprobatrice et accusatrice.

Il fallait faire mourir cette malencontreuse. Nos politiciens commencèrent par la vilipender et la rendre la risée du peuple. Ils l'habillèrent, elle, si noble et si nécessaire, du manteau de l'inutilité et même de celui de la nuisance publique, et ils chargèrent ensuite l'esprit de parti de la mettre au pilori.

Mais, la liberté politique n'en est pas morte, à Dieu merci; car Celui qui lui a donné la vie est seul capable de la lui ôter. Elle est encore bien vivante, dans une foule de consciences honnêtes. Et le jour n'est pas loin, nous l'espérons, où elle triomphera de tous ses ennemis. Et alors, pour se venger, elle multipliera ses bienfaits; elle donnera à nos coreligionnaires du Manitoba, de l'Alberta et de la Saskatchewan des écoles vraiment catholiques; elle fera reconnaître les droits de la langue française; elle aidera nos frères de l'Acadie dans leurs luttes contre leurs adversaires séculaires; elle ira, chez nos autres frères des États-Unis, exalter la gloire de la patrie absente; elle fermera les portes du Canada aux rebuts des pays étrangers; elle punira les corrupteurs politiques; elle colonisera; elle combattra l'alcoolisme, elle encouragera les sciences et les arts; en un mot, elle rendra nos populations heureuses et prospères.

Vive donc la liberté politique!

A bas l'esprit de parti!

JOSEPH BEGIN.

## AVEUX PRÉCIEUX

### Les Juifs sont les alliés des franc-maçons

Un 33e du rite écossais ancien accepté, membre actif du suprême conseil de la franc-maçonnerie, a fait à M. A. C. de la Rive, rédacteur de la *France chrétienne*, la déclaration suivante:

« Notre but est la destruction de toute religion et de toute monarchie. »

« Les Juifs sont nos alliés. »

« Je me demande parfois, cependant, si c'est bien nous qui nous servons d'eux ou si ce sont eux qui se servent de nous. »

Cette déclaration contient des aveux précieux pour nous catholiques, et dont il importe de se bien pénétrer.

La juiverie est bel et bien l'alliée de la franc-maçonnerie, dans sa lutte contre le catholicisme. Nous n'en doutons pas. Mais nous en donnons une nouvelle preuve qui devrait faire quelque peu réfléchir ceux qui s'obstinent à ne pas le croire.

J. B.

## Notes et Critiques

### L'importance de la presse catholique

La grande Mgr Langevin, au cours d'une allocution qu'il a donnée aux paroissiens de Saint-Isidore de Laprairie, le 23 août dernier, a parlé en ces termes de l'importance de la presse catholique.

Nous reproduisons des *Cloches de Saint-Boniface*:

« Monseigneur a exprimé l'idée que si les catholiques de France étaient aujourd'hui écrasés, ce n'est pas parce que la foi est morte dans ce beau pays; elle y est encore bien vivante et agissante dans beaucoup de diocèses; ce n'est pas non plus parce qu'il n'y a plus de ressources pour les œuvres, la France est plus généreuse que jamais, mais c'est parce que les catholiques n'ont pas compris leur devoir dans l'ordre social. »

« Si les catholiques, clergé et fidèles, n'avaient pas accepté la triste doctrine de la laisser faire, s'ils s'étaient organisés et s'ils avaient opposé une presse catholique active à une presse impie, s'ils n'avaient pas dormi pendant que l'ennemi, la franc-maçonnerie, travaillait activement, ils ne seraient pas traités, aujourd'hui, comme des parias dans leur propre patrie; et cela au nom de la loi, comme si une loi injuste, contraire aux droits de Dieu et aux droits de l'homme libre, était digne de ce nom de loi. »

### De mauvais goût

Nous lisons, dans le *Nationaliste* du 4 octobre courant, cet entrefilet de mauvais goût:

« La *Presse* et l'*Action Sociale* vont se disputer la suprématie des nouvelles religieuses. Si celle-ci est soutenue par un groupe du clergé, celle-là nous arrive avec une recommandation du Saint-Siège. Pour peu que la *Croix* s'en mêle, nous ne saurons bientôt plus quel saint prier. »

Notons d'abord que la *Presse* n'a reçu aucune recommandation du Saint-Siège. Ensuite pourquoi accoler ce journal à l'*Action Sociale*? Celle-ci mérite-t-elle cette humiliation? Enfin, comment la *Croix* pourrait-elle être la cause d'un désordre quelconque dans les dévotions des écrivains du *Nationaliste*, puisque la plupart de ceux-ci ne pratiquent guère la religion qui les a reçus dans son sein, et que, pour parler un langage plus expressif, la plété envers les saints ne les étouffe pas.

### ERRATUM

La dernière édition de la *Croix*, par erreur typographique, porte le no 22 au lieu du no 21. Prière aux lecteurs de la corriger en conséquence.

### AUX PRIÈRES

Nous recommandons aux prières de nos lecteurs l'âme de M. l'abbé W. S. O. Plaisance, curé du cap-Santé, décédé le 7 octobre.

## La bible du maçon

Dans les loges placées sous la juridiction d'une des grandes loges d'Allemagne, existe un symbolisme très philosophique. Sur le plat... du président est placé un livre portant imprimé en lettres dorées, sur la couverture, le mot *Bible*; à l'intérieur, il n'y a que du papier blanc. Cela signifie que le franc-maçon, l'homme intelligent, doit avoir des opinions sur toutes choses, une règle de conduite; mais que cette opinion, cette règle de conduite doivent être le fruit de sa propre expérience, de ses propres réflexions. On sait que le mot *bible* vient du grec *biblion*, qui signifie livre et qu'en langage symbolique, on entend par ce mot: "livre par excellence", "le Livre". Or en conception maçonnique et libre penseuse, chacun doit écrire sa Bible, son Livre. C'est le bon moyen, paraît-il, d'éliminer les commandements de Dieu, toujours gênants pour les viveurs!

Nous avons tenu à mentionner en passant cette conception du symbolisme dans une des juridictions de la maçonnerie d'Allemagne.

## UNE LETTRE DE P. X AU CARDINAL GIBBONS

L'œuvre des missions aux non-catholiques en Amérique est approuvée et louée en ces termes par le Souverain Pontife dans une lettre adressée au cardinal Gibbons:

PIE X, PAPE.

A Notre bien-aimé fils, Jacques, cardinal Gibbons, cardinal-prêtre du titre de "Sainte-Marie in Transverbera", archevêque de Baltimore:

Bien-aimé fils, salut et bénédiction apostolique.

Comme Nous sommes vivement préoccupé de contribuer par tous les moyens au progrès de l'Eglise parmi les nations, Nous nous sommes réjoui en apprenant que, aux États-Unis d'Amérique, chaque jour, s'accroît le nombre de ceux qui sont de plus en plus puissamment attirés vers l'étude des doctrines de l'Eglise catholique; par les labeurs de zélés missionnaires, spécialement de ceux qui ont été formés à l'*Apostolic Mission House* de l'Université de Washington.

Dans l'œuvre si fructueuse de ces missionnaires, deux points particulièrement ont toutes Nos approbations: d'abord les groupes de missionnaires établis dans les divers diocèses, soumis immédiatement à leurs Ordinaires et, sous leur direction et leurs auspices, enseignant les doctrines de la foi non seulement aux catholiques, mais encore aux non-catholiques. Il Nous plait encore qu'ils ne montrent pas d'apreté dans leur prédication et ne se proposent que d'exposer dans sa vérité et dans son intégralité la doctrine catholique, méthode qui ouvre plus facilement aux non-catholiques les portes de la vraie foi. Car elle est grande, la puissance de la vérité, et, pour la faire aimer aux hommes, il suffit de la faire connaître intimement.

En conséquence, que ces dévoués missionnaires sachent que leur œuvre et leur méthode sont entièrement conformes aux désirs et aux espérances du Siège apostolique, et fortifiés par ce témoignage de Notre approbation, qu'ils continuent leur travail, en se souvenant toujours que leur zèle est approuvé par Nous et par l'Eglise, afin que leurs missions s'étendent à tous les diocèses et se multiplient dans chacun des diocèses. Dieu donnera la croissance à la semence qu'ils jettent avec tant de zèle dans le champ du Seigneur. Il rétribuera, par une moisson plus consolante dès ici-bas et par une récompense éternelle dans l'autre vie, les labeurs de ses fidèles ouvriers.

Comme gage de ces bénédictions et comme témoignage de notre paternelle bienveillance, Nous accordons de tout cœur la bénédiction apostolique à vous, bien-aimé fils, aux travailleurs loués en cette lettre, à leurs collaborateurs et à tous ceux qui les assistent dans leurs fructueuses missions.

Donné à Rome, près de Saint-Pierre, le 5 septembre de l'an 1908, de Notre pontificat le sixième.

PIX X.

## Notre journal

La *Croix* reprendra le 22 octobre sa publication régulière, en attendant que nous puissions la rendre quotidienne. A cette fin, plusieurs de nos lecteurs nous ont déjà donné une aide fort appréciable; d'autres, moins fortunés, nous ont fait part de leurs sentiments très sympathiques, regrettant de ne pouvoir faire plus pour notre œuvre. Ces derniers pourraient peut-être surprendre à une souscription en argent par une souscription en abonnements. Qu'y a-t-il de plus facile que de convaincre, en quelques minutes de conversation, un honnête homme qu'il trouverait dans la lecture habituelle de la *Croix* un aliment intellectuel ment substantiel, et de le lui y abonner ensuite? Il y a mille manières d'aider notre journal à faire son chemin. A chacun de choisir celle qui lui va le mieux.

## Restes de martyrs

Le dernier no des *Cloches de Saint-Boniface*, organe archiépiscopal, publie un compte rendu absolument complet, très intéressant, orné de photos et de gravures, relatif à la découverte, dans une île du lac des Bois, au milieu des ruines du fort Saint-Charles, des restes vénérables du P. Jésuite Aulneau, de J.-B. de la Vérendrye et de 19 de leurs compagnons massacrés par les Sious en juin 1736. Le procès verbal des travaux opérés du 6 au 11 août dernier par les RR. PP. Bisson, Blain et Paquin, S. J., le Rév. A. Bellevue, chancelier de l'archevêché de Saint-Boniface, son honneur le juge Prud'homme, les frères Gauthier et Gervais, S. J., porte leurs signatures. Il comprend plus de 30 pages. C'est un document historique de grande valeur. Cette découverte dont les travaux initiaux avaient eu lieu précédemment, sous la direction même de S. G. Mgr Langevin, fait le plus grand honneur aux découvreurs. Tous les restes recueillis ont été transportés à Saint-Boniface.

Le Père Aulneau fut l'un des grands missionnaires de la Compagnie de Jésus au XVIIe siècle. J.-B. de la Vérendrye, son compagnon laïque massacré comme le Jésuite, en haine de la religion et de la France, était le fils aîné de celui qui, le premier au nom de la France, prit possession des régions du Nord-Ouest et pénétra jusqu'au pied des Rocheuses.

Une croix avec une inscription commémorative a été plantée sur l'endroit même où les restes précieux de ces martyrs ont été découverts, sur l'emplacement même du fort bâti par J.-B. de la Vérendrye et ses compagnons. Nous conseillons vivement à tous ceux qui se soucient de la gloire des premiers pionniers de la civilisation chrétienne, dans notre pays, de se procurer le no du 15 septembre des *Cloches de Saint-Boniface*. Le récit des travaux des découvreurs est réellement émouvant. Il se complète d'une narration intéressante de la carrière du P. Aulneau et de J.-B. de la Vérendrye.

Notons que parmi les compagnons de la Vérendrye, le découvreur même, se trouvait un Bourassa, homme de pol. gne qui risqua plusieurs fois sa vie, dans des expéditions dont il fut chargé. Ce Bourassa fut le premier à apprendre par lettre au malheureux père le malheur dont son fils aîné et ses compagnons étaient menacés par les Sious avec lesquels il avait eu lui-même maille à partir précédemment.

Cette lettre donna l'éveil à la Vérendrye qui commença des recherches. Elles aboutirent à la découverte, sur l'île au Massacre, des corps des 21 victimes, qui furent recueillis et enterrés par les blancs dans l'île où se trouvait le fort Saint-Charles.

L. HACAULT.

La dédicace solennelle de la nouvelle cathédrale de Saint-Boniface a eu lieu le 4 octobre courant. S. G. Mgr Langevin l'a présidée. Y ont assisté, entre autres personnages considérables: Monseigneur Duhamel, Ireland, Gauthier, Lamontagne, Sharly, Bruneau, Legal, Racine, Sordard et Roy; Mgr Mounier, Mgr Bouchard et Mgr Richard. L'autel qui avait été béni par Mgrs Provencher et Taché dans une mission si fructueuse, fut consacré par le service à célébrer la messe pontificale de la dédicace.

**Le premier ministre d'Angleterre n'est-il pas franc-maçon ?**

**A PROPOS DE L'INTERDICTION DE LA PROCESSION AU CONGRÈS EUCHARISTIQUE**

Voici, à titre de documentation, la traduction *in extenso* des lettres échangées entre Mgr Bourne, archevêque de Westminster, et les membres du gouvernement anglais, du 10 au 12 septembre, concernant le retrait de l'autorisation, antérieurement donnée pour la sortie du Saint Sacrement dans les rues de Londres.

*Lettre du 10 septembre de Mgr Bourne à M. Asquith, premier ministre.*

Cher monsieur Asquith, j'ai reçu le message confidentiel de lord Ripon, m'annonçant que vous me demandez de contremander la procession, annoncée depuis plusieurs semaines, qui doit avoir lieu dimanche autour de ma cathédrale, et pour laquelle toutes les mesures ont été prises d'accord avec la police.

Mon honneur me défend de la contremander, à moins que vous ne me permettiez de dire que j'agis ainsi à la suite d'une demande officielle, faite par vous en votre qualité de premier ministre d'Angleterre.

Mais avant que vous preniez une pareille décision, je mettrai sous vos yeux, toutes les circonstances de la cause, afin de vous permettre de vous rendre un compte exact de la responsabilité que vous assumerez.

1. Des processions similaires ont eu lieu en Angleterre depuis plusieurs années sans la moindre opposition. Même à Londres, elles constituent des événements annuels dans diverses paroisses et sont accueillies avec respect, même par les non-catholiques.

Jamais on n'a invoqué les lois que les sociétés protestantes mettent en avant. Ces lois sont considérées comme lettres mortes, et elles sont applicables à une foule d'actes que mes collègues et moi, nous accomplissons tous les jours, et sommes bien décidés à accomplir à l'avenir. Avez-vous l'intention d'invoquer ces lois, dont le gouvernement peut seul provoquer l'application, maintenant que la présence de catholiques éminents par leur situation dans l'Eglise et dans l'Etat a provoqué dans notre peuple un enthousiasme inconnu jusqu'ici, et admiré par ceux-là mêmes qui ne partagent pas nos convictions.

Etes-vous disposés à le faire à la requête de quelques fanatiques qui veulent nous traiter comme une secte tolérée sous certaines conditions ?

Jamais je n'accepterai cette situation et je demande l'égalité avec tous nos citoyens.

2. Je n'ai consenti à autoriser la procession qu'après m'être assuré que les autorités n'y faisaient aucune objection. Ma décision est connue depuis longtemps. Maintenant encore, la police se déclare prête à maintenir l'ordre et capable de le faire. Elle affirme qu'il n'y a pas la moindre apparence de danger de trouble.

3. La procession est nécessaire pour permettre à des milliers de catholiques de tous les pays, de participer au congrès. Il n'y a aucune salle assez vaste pour les réunir. Pourquoi les priver d'une manifestation publique de leurs convictions, que vous ne refusez ni aux socialistes, ni même aux anarchistes ?

4. J'ai tracé l'itinéraire à travers les rues les moins fréquentées dans le voisinage immédiat de la cathédrale. Nous n'empruntons aucune artère principale ; personne ne sera gêné par nos mouvements, que s'il vient dans le dessein prémédité d'être gêné. Nous avons tenu compte des moindres susceptibilités de nos concitoyens protestants.

5. J'ai donné l'assurance à mes hôtes distingués que la procession avait été combinée d'accord avec la police, et qu'ils seront traités avec courtoisie.

Vous le voyez, au dernier moment, quand les trains spéciaux sont annoncés de partout, que tant de pauvres gens ont déjà pris leurs billets, que la presse de l'univers a les yeux fixés sur le congrès, — voulez-vous, dis-je, me déshonorer moi-même et tous les évêques de tout l'empire britannique, et nous faire avouer à nos collègues des Etats-Unis et du monde entier, que l'hospitalité de la capitale de l'empire n'est pas telle qu'ils ont cru qu'elle était, et que votre ministère est incapable de tenir tête aux menaces d'une poignée de fanatiques ?

Au nom de notre peuple catholique, au nom des catholiques de l'empire, je réclame la pleine liberté pour la procession de dimanche, et s'il y a une menace de trouble, que je ne puis prévoir, je demande la protection qui assurera aux mystères de notre foi, et à nos hôtes le respect auquel ils ont droit.

Tout autre demanderait et obtiendrait cette protection. Et vous, monsieur, chef du ministère libéral, voulez-vous la

refuser aux catholiques dans une occasion unique comme celle-ci ?

Mes secrétaires particuliers seuls connaissent votre intervention et j'estime inutile de la communiquer à d'autres. Cependant si je reçois avant demain à minuit (vendredi), votre demande officielle de contremander la procession, elle sera, et je donnerai à l'affaire la plus large publicité, afin que ma conduite puisse être connue de tout le monde et appréciée comme elle doit l'être. Je suis, etc. . .

*Télégramme de M. Asquith à Mgr Bourne en réponse à sa lettre*

Reçu la lettre de Votre Grâce. Je la communique au ministre de l'Intérieur et je lui télégraphie de vous mettre en rapport avec un fonctionnaire. Votre grâce comprendra que je n'ai aucune qualité pour intervenir et que la lettre que je lui ai fait parvenir, par l'intermédiaire de lord Ripon, est confidentielle.

*Télégramme du 11 septembre de Mgr Bourne à M. Asquith*

Ayant pesé les termes de votre communication, je suis décidé à abandonner tout le cérémonial dont vous révoquez en doute la légalité, si vous m'autorisez à dire en public que j'agis ainsi à votre requête. Vous reconnaîtrez l'extrême difficulté et la délicatesse de la situation que vous me faites.

*Télégramme du 12 septembre de M. Asquith à Mgr Bourne*

Reçu votre télégramme cette nuit, trop tard pour répondre. Puisque Votre Grâce s'en remet à notre jugement, j'ai à lui dire, que le gouvernement de Sa Majesté est d'avis qu'il vaut mieux, dans l'intérêt de l'ordre et de la bonne entente, que le cérémonial proposé, dont la légalité est discutée, soit abandonné. Le gouvernement regrette l'embarras et le désappointement que la modification doit occasionner.

*Réponse de Mgr Bourne*

Reçu votre télégramme. Tout cérémonial ecclésiastique sera abandonné pour déférer au désir exprimé par vous, en qualité de premier ministre. Les cardinaux et les évêques porteront les habits de cérémonie de leur ordre respectif. J'attends du gouvernement qu'il assurera à nos hôtes l'honneur et la courtoisie. J'expliquerai entièrement et publiquement les motifs des modifications du programme.

*Télégramme de M. Asquith*

J'ai reçu avec grande satisfaction le télégramme de Votre Grâce m'annonçant les modifications qui écartent toute cause raisonnable d'objection. Votre Grâce est libre de faire connaître au public les causes du changement au programme. Toute mesure sera prise pour assurer respect et courtoisie à vos hôtes distingués.

Le nombre des motions de protestation contre l'intervention ordonnée par le premier ministre ne cesse d'augmenter. A tour de rôle les municipalités de la Verte Erin votent des ordres du jour de blâme.

De tous les points d'Irlande, de puissants appels sont adressés aux Irlandais de Newcastle les conjurant de ne pas accorder leurs suffrages au candidat gouvernemental à la prochaine élection partielle dans cette circonscription.

**UNE OPINION IMPORTANTE**

« Gouverner, c'est prévoir », dit dom Cahrol, abbé des Bénédictins de Farnborough, en Angleterre, et président de la section française du Congrès. « Le moins qu'on puisse dire de M. Asquith, dans la circonstance, c'est qu'il n'a pas su prévoir. La procession était décidée depuis des mois. Elle avait été discutée dans le comité organisateur... Oserai-je même dire que les avis n'étaient pas unanimes ? En tous cas, et c'était la première chose à faire dans l'occurrence, on consulta les autorités compétentes ; le parcours fut discuté avec elles ; rien ne fut caché. Vous connaissez par ailleurs la sagesse et la modération de l'Archevêque de Westminster. Je puis dire qu'un mot de la part des autorités civiles eût tout arrêté. Ce mot ne fut pas dit. Au contraire... »

« Que s'est-il donc passé dans l'inter- valle ? C'est que quelques groupes protestants, inquiets et mécontents des succès du congrès, ont résolu de recourir à tous les moyens, y compris l'intimidation et la violence, pour empêcher au moins la procession. Laissez-moi vous dire que ce parti extrême, dont le chef le plus remuant est Kansit, ne se recommande pas par son autorité, ni sa respectabilité, et qu'il est désavoué par le plus grand nombre des anglicans ; c'est un parti qui vit de réclame. En tout cas il n'avait aucun droit de parler pour l'Eglise « établie », dont les chefs, reconnus officiellement, sont l'archevêque de Cantorbéry et les autres évêques anglicans. Ceux-ci se sont bien gardés de protester. »

M. ASQUITH N'EST-IL PAS FRANC-MACON ? A propos de cet incident, un journal

de Paris publie les quatre questions suivantes :

« 1o M. Asquith n'est-il pas franc-maçon ? »

« 2o M. Asquith n'a-t-il pas reçu de la Grande-Loge de France (rite écossais) et du Grand-Orient une invitation formelle à empêcher la procession du Saint-Sacrement ? »

« 3o Un collègue de M. Asquith n'a-t-il pas été l'objet de sollicitations identiques de la part de M. Clemenceau ? »

« 4o M. Asquith n'a-t-il pas esquissé une légère résistance aux injonctions maçonniques par crainte de s'aliéner définitivement tous les catholiques du Royaume-Uni, et n'a-t-il pas dû céder devant une menace formelle de narrer certaine affaire dangereuse pour le cabinet qu'il préside ? »

Voilà un nouveau point intéressant de la question.

Il importerait beaucoup qu'il fût élucidé.

Il nous prouverait probablement que la franc-maçonnerie a joué dans cette affaire son rôle occulte habituel.

JOSEPH BEGIN.

**Le Jubilé du Pape**

Le Pape a célébré à huit heures, le 18 septembre dernier, une messe basse à l'autel de la Chaire de Saint-Pierre dans la basilique vaticane, la fête officielle étant renvoyée au 16 novembre. La messe anniversaire du 18 septembre, célébrée dans l'intimité, fut ainsi rendue encore plus touchante et le recueillement général plus profond.

Le Pape était assisté à l'autel par l'évêque suffragant de Trévise, par l'évêque de Padoue, par ses quatre secrétaires et autres prélats de sa maison. Les gardes nobles en grande tenue montaient la garde, l'épée au poing.

Des deux côtés de l'autel huit cardinaux étaient présents ainsi que de nombreux évêques et prélats dont Mgr Gibier, évêque de Versailles ; le premier rang de l'assistance était occupé par la famille du Pape, son frère et ses trois sœurs qui seuls furent présents, le 18 septembre 1858, à l'Ordination et à la première messe du jeune frère, aujourd'hui Pape. Etaient aussi présents les pèlerins de Venise, les pèlerins français de Toulouse et des milliers de jeunes catholiques congressistes dont les bannières faisaient autour de l'autel une merveilleuse couronne.

Le Pape célébra le Saint-Sacrifice avec le calice offert la veille par la Jeunesse catholique. Sa Sainteté portait la chasuble, offerte comme cadeau jubilaire par les gendarmes pontificaux ; après la messe, le Pape bénit le *Libanum* nouveau de l'Association de la Jeunesse catholique italienne. Enfin, Sa Sainteté termina par la bénédiction pontificale solennelle et se retira par la chapelle du Saint-Sacrement où les cardinaux, prélats et les personnes présentes purent lui présenter leurs vœux, leurs félicitations et baiser son anneau. Le frère, les sœurs, les neveux et nièces du Pape le suivirent dans ses appartements où revinrent les souvenirs des journées d'il y a cinquante ans. La chapelle Sixtine, dirigée par l'abbé Perosi, chanta le *Tu es Petrus* à l'entrée et à la sortie du Pape, puis durant la messe, le délicieux *Ave Maria stella* du maestro, l'*Oremus pro pontifice*, le *Pater noster* nouveau et le *Salve regina*.

La morale humaine est la religion que l'on veut nous faire embrasser. Aussi bien, nous aurions mauvaise grâce à ne pas l'étudier, tout au moins. Après, on verra.

**La morale humaine nouvelle**

« Nous avons demandé aux personnalités célèbres de la littérature et de l'art des souvenirs sur leurs "bêtes". Les jolies comédiennes de Paris n'ont pas été exceptées. Elles adorent, pour la plupart, les animaux... »

« Or, hier, nous vîmes arriver Mlle Marthe Régnier, du Gymnase, et Mlle Sylvie, de l'Odéon, avec deux amours de toulous... Nous leur fîmes un accueil presse et galant. Et ce furent des historiettes à n'en plus finir sur l'intelligence miraculeuse de ces petits favoris... »

« On s'empresse de photographier les chéris et leurs maîtresses. »

Voilà leur idéal : deux amours de toulous ! Ces "chéris" sont de vrais prodiges !

Les "bêtes" ne sont pas ceux qu'on pense !

**La royauté du Sacré Coeur**

En publiant la lettre que S. S. Pie X vient d'écrire à Mgr l'Evêque de Nevers relativement au couronnement du Sacré Coeur et que nous avons publiée dans la *Croix*, le *Messenger du Coeur de Jésus*, de Toulouse, la fait suivre des réflexions suivantes :

« La conclusion de ce document, c'est que, tout en supprimant l'imposition de la couronne, la congrégation en accepte l'offrande et qu'elle approuve la reconnaissance publique et solennelle de la royauté du Sacré Coeur. »

« Le principe est donc admis ; il n'y a de changé que le mode de son affirmation extérieure. Ce que voulaient avant tout, uniquement, les partisans du couronnement, c'était la reconnaissance visible, la proclamation publique de la royauté du Sacré Coeur. Ce but, Rome nous encourage à le poursuivre et parce que la couronne est le symbole le plus expressif de la royauté, nous pouvons l'offrir à Notre-Seigneur en la déposant à ses pieds comme un hommage de sujets dévoués ; mais il ne nous est pas permis de la placer sur sa tête : c'est sa nature divine elle-même qui le couronne Roi éternel et universel. »

« Filialement, de cœur et d'esprit, nous acceptons (est-il besoin de le dire) la décision de Rome. Fidèles au principe de la royauté du Sacré Coeur, nous nous dévouerons, par la prière et l'action, à le faire rayonner autour de nous, comme le désire le Souverain Pontife. »

« Le fondateur du *Messenger*, le vénéral P. Ramière, a été un des premiers à publier le "règne social du Sacré Coeur" comme le grand moyen de salut à l'heure actuelle. »

« A sa suite, nous nous devons, et c'est notre honneur, de répandre la même doctrine et de faire régner le Sacré Coeur sur le monde : *Adventum regnum tuum!* »

« Le Père Coubé reproduit cet article dans l'*Idéal*, et il ajoute : "On le voit, la même pensée a inspiré cet article et celui que nous avons publié sur le même sujet le mois dernier. Nous avons eu la satisfaction d'apprendre que l'appréciation de l'*Idéal* avait été approuvée et goûtée en haut lieu. Rome reconnaît officiellement non seulement la royauté du Sacré Coeur, mais l'hommage d'une couronne comme signe de cette reconnaissance ; elle prescrit seulement une modification dans la manière de l'offrir. »

« Mais qu'on nous permette une observation qui a son importance pour l'avenir comme pour le passé ; c'est que nous ne devons pas aller plus loin que Rome et qu'il faut nous en tenir aux termes mêmes de ses déclarations. Et ce principe a ici deux applications :

1o Quelques-uns ont prétendu qu'il fallait discouronner le Sacré-Coeur. Cela le Saint-Siège ne l'a pas demandé. Or, une loi n'a pas d'effet rétroactif, à moins que le législateur ne le déclare positivement. Donc, tant que Rome ne dit rien à cet égard, les statues couronnées restent couronnées, comme l'Enfant Jésus de Prague et les Crucifix du moyen âge.

2o Quelques-uns ont voulu assigner à la décision de la Sacrée-Congrégation des motifs tirés de leur tête ; ils ont supposé qu'il y avait dans la cérémonie prohibée une inconvenance d'ordre théologique. C'est encore aller plus vite que Rome, qui n'a pas encore donné ses raisons. Quand elle les donnera, si elle juge à propos de les donner, nous les accepterons filialement. Mais on risque d'errer en les devançant. Les décisions romaines peuvent avoir des motifs qui ne sont pas d'ordre doctrinal, mais d'ordre pratique et d'opportunité. C'est ainsi que certains décrets ont été portés pour une époque et rapportés plus tard, les circonstances ayant changé ; ils ne l'auraient pas été s'ils avaient été motivés par des considérations d'ordre dogmatique. »

« Conclusion : Marchons avec le Pape ; n'allons ni plus vite ni plus lentement que lui ; c'est le moyen de ne pas nous égarer, et de sauvegarder l'avenir. »

**L'interdiction du port de l'Hostie à Londres et la presse anglaise**

Nos lecteurs aimeront peut-être à connaître ce qu'a dit la presse protestante londonienne au sujet de l'interdiction, imposée par le premier ministre Asquith à Mgr Bourne, de porter l'Hostie par les rues de Londres, lors de la grande procession eucharistique, le 13 septembre dernier. Le ton est en général déferant et sympathique. Plusieurs journaux blâment l'acte du gouvernement :

« Le *Times* loue les organisateurs de la manifestation de s'être soumis en acceptant, avec tant de bon sens, les modifications de programme survenues en dernière heure ; mais il blâme sévèrement le gouvernement pour son manque de décision. »

Le *Daily News*, tout en approuvant le gouvernement, dit que la loi est souveraine, mais que le protestantisme est assez fort pour n'avoir pas à se servir de telles armes ; il plaide la tolérance la plus large.

Le *Daily Chronicle* regrette que le gouvernement ait cru devoir intervenir, car, selon lui, la tolérance naturelle du public aurait assuré le respect de la manifestation de foi à laquelle les catholiques tenaient tant.

Le *Daily Telegraph* blâme énergiquement le gouvernement d'avoir, à la dernière heure, interdit le port de l'Hostie sainte, et privé ainsi le congrès eucharistique de ce qui, aux yeux des croyants catholiques, en était la consécration et le symbole le plus cher.

Le *Standard* s'exprime en des termes analogues. Il dit que le respect de la loi de 1829 s'imposera toujours tant que cette loi ne sera pas modifiée, ce qui ne saurait tarder maintenant étant donné l'esprit de tolérance actuel auquel les catholiques eux-mêmes rendent hommage.

Le *Morning Post* reconnaît le brillant succès de la démonstration du 13 septembre en tant que manifestation publique prouvant le prestige du catholicisme ; mais il pense que l'esprit de tolérance qui l'a permise peut amener une réaction contre les empiètements des catholiques, qui paraissent se jouer de l'indifférence, voulue ou calculée, du gouvernement.

**Il est trop tard !**

M. de Mun vient d'écrire, avec sa haute autorité, les fortes paroles qu'on va lire sur l'attitude des radicaux bourgeois de France en face des grondements de la révolution sociale :

« Quand j'entends dire que la bourgeoisie se défendra, qu'elle ne se laissera pas exproprier, que la noblesse de l'ancien régime, je me permets de n'en rien croire. Elle ne se défendra pas, d'abord, parce qu'elle n'a et ne veut avoir ni chefs, ni disciplines, ni organisation, rien, enfin, de ce qu'ont ses adversaires ; et puis, pour une autre raison, plus profonde et plus décisive. »

« C'est que, comme la noblesse, elle a, en grande majorité, failli à sa mission. »

« Maîtresse du pouvoir industriel, elle en a usé pour établir sa puissance économique, non pour donner satisfaction aux justes revendications des ouvriers, pour seconder et diriger leurs aspirations légitimes, pour assurer, par l'organisation professionnelle, la paix dans le monde du travail. Elle a opposé aux réformes nécessaires, à la législation sociale, au mouvement corporatif, la plus aveugle résistance ; elle a fait du régime individualiste sa place forte, et c'est lui qui s'écroule aujourd'hui. Elle espère encore le sauver par l'essai de la défense patronale ; il est trop tard ! elle ne fera que hâter la guerre sociale. »

« Maîtresse du pouvoir politique, elle a accepté, encouragé, accompli de ses propres mains, dans ce pays, la destruction violente de la vie religieuse. Elle a vu s'élever et grandir la tyrannie des sectaires, en accusant de cléricalisme ceux qui voulaient s'y opposer. Elle s'aperçoit aujourd'hui que l'école sans Dieu forme, sous des maîtres athées, l'armée du socialisme, et elle recule effrayée. Il est trop tard ! Elle a vu sans s'émouvoir spolier les religieux et exproprier l'Eglise, en accusant de réaction ceux qui voulaient les défendre ; elle a soutenu de ses votes, de son influence et de son argent les hommes qui ont ordonné ces violences. »

« Aujourd'hui, elle entend se dresser contre elle-même, au nom des mêmes principes, la menace d'expropriation, et elle a peur. Il est trop tard. »

« C'est la loi de l'histoire. M. Clemenceau n'y peut rien. »

**Echos du congrès eucharistique**

Mgr Bourne, évêque de Westminster, a résumé d'un mot l'impression créée chez le peuple anglais par les majestueuses cérémonies de la procession des congressistes à travers les rues de Londres, le 13 septembre : « L'effet général a été excellent. L'interdiction de la sortie du Saint Sacrement est légale. Nous pensions que la loi qu'on nous oppose était devenue lettre-morte. Il paraît que non. L'interdiction prouve aux catholiques qu'ils doivent continuer la lutte. »

Sous la rubrique, *acclamation au Roi*, nous lisons dans l'*Univers* : « Lorsque l'Archevêque de Montréal, parlant des fêtes du centenaire de Québec, qui viennent d'avoir lieu, rappela "qu'il le roi d'Angleterre a délégué, pour le président, son auguste fils, le prince de Galles", à peine eut-il prononcé le mot *roi* qu'il fut obligé de s'arrêter ! devant les acclamations des auditeurs. »

**Chronique religieuse**

L'Intention générale de l'Apostolat de la Prière pour le mois d'Octobre est la famille chrétienne.

L'Oeuvre des Tabernacles fera chanter, le vendredi, 9 octobre, à 3 heures, dans l'église Notre-Dame-de-Pitié, un salut solennel de Saint-Sacrement, dit le salut de fondation par Mlle Jeanne LeBer.

M. l'abbé Ant, Nantel, ex-supérieur du Séminaire Sainte-Thérèse, est de retour d'E rope.

La première séance du procès dit de l'Ordinaire, en vue de la canonisation de Bernadette, a eu lieu le 29 août dernier, à Saint-Gildard, diocèse de Nevers (France). Mgr Michel Tierney, évêque du diocèse de Hartford, est décédé subitement le 5 du courant dans son palais épiscopal. Il avait 68 ans.

Les Missions catholiques nous annoncent que le Rév. Père Rockliff, S. J., ancien supérieur de la mission de Buffalo (E.-U.) et le R. P. Dahlman, S. J., se sont embarqués le 11 septembre à Naples pour le Japon où ils vont, à la demande du Souverain Pontife, remplir dans les diocèses déjà créés les ministères de leur Compagnie et renouer ainsi la chaîne des travaux apostoliques si glorieusement commencée par saint François-Xavier. C'est, ajoutent les Missions, particulièrement en vue d'un enseignement supérieur que Pie X s'est adressé à la Compagnie de Jésus.

Par décision de S. G. Mgr Bégin, M. l'abbé Aurelius Michaud, vicaire à Lévis, est nommé curé de Valcartier, M. l'abbé Odilon Guimont, de Saint-Patrice de Fraserville, vicaire à Saint-Roch de Québec ; M. l'abbé Alexandre Roy, de Beauport, vicaire à Saint-Patrice de Fraserville ; M. l'abbé Joseph Lacasse, vicaire à Saint-Evariste ; Viet-Grenier, vicaire à Jacques-Cartier ; Louis Bolduc, vicaire à Saint-Romuald ; Arthur Desjardins, vicaire à Saint-Roch de Québec ; Adélaïde Turmel, vicaire à Sainte-Germaine ; Cléophas Leclerc, vicaire à Sainte-Clair ; Emile Jobin, vicaire à l'Islet ; Pierre Chalifour, vicaire à N.-D. de Lévis.

**BIBLIOGRAPHIE**

Champlain, Québec historique, Montcalm, Lévis, quatre plaquettes illustrées d'anciennes gravures, par JEAN DU SAUGENAY, 1 franc chacune. Librairie Bloud et Cie, 7, place Saint-Sulpice, Paris (VIe), et chez tous les libraires.

L'éclat des fêtes du tricentenaire de Québec ramène l'attention vers la Nouvelle-France si longtemps négligée. A cette occasion, Jean du Saugenay, dans sa collection canadienne, publie quatre élégantes plaquettes. Avec l'inlassable et avisé Champlain, nous voyons s'installer la civilisation chrétienne et la puissance française sur les rives du Saint-Laurent ; l'histoire de Québec, la plus noble cité du Nouveau-monde, nous présente en raccourci l'histoire même du Canada ; enfin Montcalm et Lévis conduisent l'héroïque et dernière épopée...

C'est tout un passé glorieux et passionnant qui revit à nos yeux dans ces récits clairs et bien ordonnés où les héros nous disent souvent eux-mêmes leurs pensées et leurs actions ; même de son crayon Champlain les illustre... ; un grand nombre, d'anciennes et précieuses gravures viennent dans chaque volume ajouter au charme et à l'illusion. Le Canada, ce joyau oublié de notre patrimoine, réclame sa place dans toutes les bibliothèques ; on ne saurait mieux l'offrir qu'à cette grande dame, Québec, à ce fondateur d'empire, Champlain, à ces chefs, galants et généraux illustres, Montcalm et Lévis.

**Nous allons vite.**

On mettait, au quatorzième siècle, vingt-deux jours pour aller de Florence à Paris.

Au dix-septième siècle, il fallait sept jours pour aller de Paris à Dijon.

Et en 1780 il fallait treize jours pour aller de Paris à Marseille.

Actuellement les grands transatlantiques font trente-sept kilomètres à l'heure et plus ; les trains internationaux font quatre-vingt-cinq kilomètres en moyenne. Il n'y a plus, un seul seul point de l'Angleterre qui soit à plus de douze heures de Londres. Il n'y a plus un seul centre important de civilisation sur le globe qui soit à plus de trente jours de Montréal.

Et pour bientôt, on nous prédit avec les aéroplanes deux cents kilomètres à l'heure. C'est-à-dire qu'il n'y aurait plus de point sur le globe qui soit à plus de quatre jours de Montréal.

Bref de S. S. Pie X nommant le cardinal Vanutelli LEGAT A LONDRES

Vénérable Frère, salut et bénédiction apostolique.

Entre les congrès catholiques, qui se tiennent solennellement chaque année pour honorer la sainte Eucharistie, celui qui, vous le savez, est fixé à Londres pour septembre prochain, s'annonce comme particulièrement important...

Nous apprenons, en effet, que, par les soins principalement de Nos vénérables frères François, archevêque de Westminster qui préside aux préparatifs avec un zèle admirable, et Thomas, évêque de Namur, président du Comité général des congrès eucharistiques, les catholiques pieux ont déployé une activité merveilleuse...

Que ces faits nous réjouissent, on se l'expliquera sans peine, si on comprend combien il importe que, respecté et se développant dans le peuple chrétien l'amour, le culte et l'usage de la divine Eucharistie. Voilà la source d'où se répand par tout le corps de l'Eglise l'esprit de vie surnaturelle...

Mais, Nous vénérables l'Eucharistie, non seulement comme un sacrement, le plus grand de tous, mais encore comme un élément essentiel de la religion, comme l'élément capital du culte, comme un sacrifice.

Car elle est un sacrifice : le sacrifice du Nouveau Testament, propre à l'Eglise du Christ, figuré obscurément par divers sacrifices de l'antiquité juive, et principalement par celui du grand prêtre Melchisédech, et prophétisé sans ombre de doute par l'oracle de Malachie. Ce sacrifice, offert une seule fois sur l'autel de la croix, se renouvelle sans cesse par tout l'univers sans effusion de sang, partout où un troupeau du Christ s'assemble pour suivre l'exemple de ses Pères de l'Ancien et du Nouveau Testament, pour rendre à Dieu tout-puissant un tribut d'actions de grâces et de louanges, pour apaiser sa justice et implorer sa bonté.

C'est une heureuse pensée de célébrer ce congrès dans la capitale de cet empire, dont un des plus beaux titres de gloire est d'accorder à tous ses citoyens une égale liberté, et dont l'autorité et les lois sont obéies avec un loyalisme religieux par plusieurs millions de catholiques.

Pour nous, ainsi que Nous avons fait en d'autres occasions, non content d'approuver vivement ce dessein, Nous sommes très heureux d'y prendre part. En conséquence, par cette Lettre, Nous vous désignons comme Notre légat pour Nous représenter au congrès eucharistique de Westminster. Le divin Fondateur de l'Eglise ne peut manquer d'assister les congressistes de sa grâce abondante, puisqu'il est uniquement pour sa gloire qu'ils travaillent.

En attendant, comme gage de ses bienfaits, et comme témoignage de Notre particulière bienveillance, Nous accordons affectueusement à vous, Vénérable Frère, et à tous ceux qui viendront au congrès, à la bénédiction apostolique.

Donné Rome, près de Saint-Pierre, le 28 août, en la fête de saint Augustin, docteur de l'Eglise, l'an 1908, de Notre Pontificat le sixième.

A Saint-Martin de Laval, récoment, S. G. Mgr Lorrain a ordonné prêtre M. l'abbé Zéphirin Lorrain et M. l'abbé Gascon, du diocèse de Peulbrook.

Le 18 septembre dernier, bien que ce ne fut pas le jour de la célébration officielle du jubilé pontifical, Pie X a reçu de tous les points du monde un grand nombre de télégrammes et de dépêches.

SCENES DE LOURDES Pendant le pèlerinage national français

La gare de Lourdes est occupée par un véritable régiment de brancardiers. Un coup de sifflet strident retentit ; c'est le train " blanc " qui arrive convoyant plus de 500 malades vers la piscine miraculeuse.

Ave ! Ave Maria ! chantent les pèlerins pendant que les brancardiers précèdent au débarquement avec des soins maternels et une précision militaire. Sur les quais, c'est bientôt un raccourci de toutes les misères qui peuvent s'abattre sur notre pauvre humanité : lupus affreux, cancers qui rongent les reins, ulcères vermineux, tuberculose impitoyable qui perforé les poumons et carie les os.

Les malades sont l'âme même de Lourdes. C'est pour eux que coule la piscine miraculeuse, pour eux que se déroulent ces émouvantes processions du Saint-Sacrement qui rappellent les excursions de Jésus à travers la Judée et la Galilée.

On ne peut concevoir Lourdes sans ses brancardiers, ses hospitalières, ses pages, toute la force, la jeunesse, la beauté, la richesse enrégimentées au service des faibles, des pauvres, des déshérités de toutes sortes dont les théories pitoyables remplissent les rues, la prairie, les hôpitaux.

Qui sont ces volontaires de la charité ? Ils arrivent de tous les rangs de la société, mais particulièrement des plus hauts. Entre eux point de distinction, sauf celle qui vient de l'ancienneté des services.

Le brancardier est toujours à son poste, même à trois heures du matin. Ni la pluie, ni la chaleur ne l'arrêtent. Les uns portent des civières où reposent les malades obligés de rester étendus ; d'autres traînent de petites voitures où les malades les moins atteints sont assis. Parfois la tâche est rude. Mais qu'importe ? Ils marchent toujours sans se plaindre jamais.

Dans les hôpitaux, c'est aux femmes que revient le soin des malades. Elles se transforment en sœurs de charité, à qui ne manque que la cornette blanche. La grâce et la richesse se font les servantes volontaires de la pauvreté aggravée par la maladie, même quand la maladie est repoussante et nauséabonde.

Ce sont ces mains délicates qui doivent renouveler les linges souillés et penser les plaies suppurantes. Il n'y a pas assez de malades pour toutes les mains qui se tendent. Aussi les débutantes sont-elles reléguées aux cuisines pour préparer les repas ou laver la vaisselle.

Et souvent des relations durables s'établissent entre le malade nécessiteux et la grande dame qui lui a servi de femme de chambre.

Dès que le pèlerin a franchi le seuil de la gare, avant même de chercher un gîte, il se dirige vers la grotte. Là, c'est une supplication ininterrompue. Les cœurs, les volontés, les intelligences prient ; les bras prient étendus en croix ; les genoux prient longuement attachés au sol.

Ave, Ave Maria ! chantent des milliers de voix. Ave, Ave, répondent les longues files qui serpentent sur le flanc des collines, qui gravissent les rampes du Rosaire ou cheminent dans la prairie. Ave, répètent les bosquets. Ave, disent les brancardiers en traînant leurs fardeaux vivants. C'est la voix de Lourdes. Le salut à la Vierge vous suit partout, jusqu'à table. Vous vous endormez à ce refrain ; c'est lui qui berce votre sommeil.

Mais voici que commence le délire des malades. Avec quelle tendresse touchante ces pauvres êtres souffrants saluent la Vierge qui doit adoucir leurs maux ! Ils l'invoquent à haute voix ; ils sollicitent les prières de leurs amis, de leurs brancardiers, de leurs hospitalières ; ils supportent qu'on les plonge tout de suite dans l'onde mystérieuse.

Ah ! ce service des piscines ! Il y a deux jours, je servais de guide à un prêtre roumain non en communion avec l'Eglise catholique. Dans la piscine que nous visitons, c'était Gargam, l'un des plus insignes miraculés de Lourdes, qui remplissait les fonctions de baigneur. A notre entrée, il avait avec une éponge un malheureux, dont le visage était bien le plus horrible qu'on pût voir. Gargam le soignait avec la tendresse que pourrait montrer une mère pour le plus cher de ses bébés.

Mon compagnon regardait tout cela avec des yeux étonnés ; il n'avait jamais vu pareil spectacle. Tout à coup, il se retourne vers moi et me dit : " Mais c'est admirable ! "

Il est quatre heures, lorsqu'au son joyeux des cloches s'organise la procession du Saint-Sacrement.

Sur les flancs de la colline du Calvaire, ce ne sont que grappes humaines ; les rives du Gave et le parvis de la Grotte sont noirs de monde ; la vaste place du Rosaire et les rampes monumentales qui l'enserrent regorgent d'une multitude du sein de laquelle ne cessent de monter des cantiques. Les malades, au nombre de 1,200, sont alignés devant l'église, à la place d'honneur, au milieu de la foule pieuse.

Et quel décor, quel cadre magnifique pour les scènes incomparables qui vont se dérouler. A l'horizon, dans le ciel bleu, les Pyrénées dressent leurs pics couverts de neige, et gigantesques sentinelles, semblent présenter les armes. Chaque pas fait découvrir un site nouveau, dont le pittoresque et la fraîcheur tempèrent heureusement les émotions trop fortes que procurent des visions troublantes.

Les brancardiers pieusement agenouillés à droite et à gauche des grabats et des voitures à roulettes joignent leurs prières à celles des malades pendant que les hospitalières les éventent, essuient leurs lèvres, baissent et leurs fronts couverts de sueur, et que les jeunes filles approchent de leurs bouches desséchées le coquillage rempli de l'eau de la source miraculeuse.

Cependant la procession, précédée de la croix et de longues théories d'hommes portant des flambeaux, a quitté les abords de la Grotte. A la suite des laïques, marchent cinq à six cents prêtres et une douzaine d'évêques. Le Gave mêle son murmure monotone au chant des hymnes sacrées.

Devant l'église du Rosaire, un prêtre lance des appels, des supplications ardentes, enflammées : " Seigneur, exaucez-nous ! Seigneur, sauvez-nous, car nous périssions ! Seigneur, celui que vous aimez est malade ! Seigneur, si vous le voulez, vous pouvez le guérir ! " Et la foule, plus suppliante encore, répète les invocations à pleine voix, et les bras en croix.

Mais voici que Jésus pénètre enfin au milieu de ses malades. Comme au jour de son entrée à Jérusalem, plus de 60.000 bouches crient : " Hosanna au Fils de David ! Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur ! " Comme pour attester sa puissance et sa bonté, 304 miraculés des années précédentes portant des bannières lui font escorte.

L'ostensoir s'arrête devant chaque malade. Les petits enfants lui envoient des baisers.

Un frisson parcourt l'immense multitude qui ondule comme les épis sous la brise. Un souffle de vie passe sur les malades. Il semble que dans un effort surhumain, les paralytiques vont se lever, des aveugles vont voir.

Des cris et des acclamations retentissent, que les prêtres ont peine à contenir. C'est la foule qui manifeste sa joie, car des malades se sont levés. Ils marchent, ils suivent le Saint-Sacrement.

Est-ce guérison réelle ou surexcitation passagère ? Les médecins répondront tout à l'heure ; mais les pèlerins n'attendent pas l'enquête médicale et manifestent leur enthousiasme par un joyeux Magnificat.

Enfin, le chant du Tantum ergo succède aux invocations et la bénédiction solennelle est donnée au peuple.

La foule se précipite ensuite sur le passage des malades guéris que l'on conduit au bureau des constatations. Ces malheureux seraient victimes de la curiosité pieuse mais aveugle des pèlerins si les brancardiers ne leur faisaient un rempart de leurs robustes épaules.

Les ombres tombent des montagnes et une brise embaumée souffle qui calme les fronts ardents.

La triple basilique surgit soudain de la nuit, dessinée par des centaines de lampes électriques. Partie de la Grotte, la procession aux flambeaux déroule ses méandres lumineux le long des rampes du Rosaire et sur les allées de la prairie.

Ave, Ave Maria ! chantent sans interruption chacun des 50.000 pèlerins, dont le modeste flambeau forme le fleuve qui, bientôt, se fond en un lac aux vagues brillantes, devant l'église du Rosaire.

Et, pendant que sur les montagnes apparaissent des croix lumineuses, que le vieux château de Lourdes et la plupart des maisons s'embrasent, la journée se termine par le chant majestueux du Credo.

La nuit ne ferme pas les portes du sanctuaire. Les derniers flambeaux sont à peine éteints que s'organise l'adoration nocturne. A minuit, les messes commencent à tous les autels, pour continuer sans interruption jusqu'à dix heures du matin.

D'après la statistique de la Compagnie du Midi, Lourdes reçoit, chaque année, environ un million de visiteurs. Nous ne sommes pas à la fin d'août et déjà ce chiffre est dépassé ; on espère qu'il sera

doublé et peut-être triplé. Je termine par cette citation du meilleur historien de Lourdes après Henri Lacorre, M. l'abbé G. Bertrin : " Il est parti des bords du Gave, et il passe, sur les hommes de notre époque, un souffle puissant qui les oblige à lever la tête et à regarder vers le ciel. "

A. JEANNE. (La F. I.) Lourdes, le 24 août 1908.

Traits caractéristiques de Pie X

Pie X ne perd jamais une occasion de faire plaisir aux petits. Sa physionomie s'illumine dès qu'il peut causer une joie à quelqu'un du peuple. Voilà de quoi le rendre sympathique à notre démocratie. M. Camille Bollaigue avait entendu un vendouze de journaux de Paris parler avec admiration de Pie X. Il le retourna dire à Rome et le Pape spontanément prit un de ses portraits et inscrivit au bas un affectueux bétédiction à l'adresse de son admiratrice inconnue. M. Bollaigue fut chargé de faire parvenir l'envoi.

Sorti d'une famille très humble, le bon et saint Pontife n'a pas voulu jouer au Pape somptueux. Il a réduit le cérémonial. Il admet à sa table ses sœurs. Plus qu'aucun autre, il est resté près du peuple. Quoi qu'il arrive, on ne peut l'oublier.

On sait qu'il construit des maisons ouvrières à Castel Gondolfo et il affectionne de donner des audiences aux pèlerins pauvres et aux délégations populaires. Et cela me met en mémoire une anecdote qui est en dehors de mon objet mais qui sert à fixer la physionomie rayonnante de Pie X.

Un jour qu'il passait au milieu des enfants des écoles, venus apporter leurs hommages au Vatican, il vit une petite fille pleurer. Il s'approcha et la questionna. — J'ai peur d'avoir peur du Pape, dit l'enfant.

Pie X reprit : — Ne crains rien ; je resterais avec toi quand il viendra. — Tu le connais ? — Oui, il n'est pas méchant.

L'enfant portait sur un plateau une petite caissette blanche qu'elle devait offrir au Pape. On lui fit comprendre que le Pape, c'était l'ami même qui lui parlait. — Alors, je te la donne, dit elle, puisque tu n'es pas méchant !

Le Pape prit la caissette, la mit sur sa tête et la reposa sur le plateau ; — Tu la reporteras à ta maman ; elle la gardera en souvenir de moi puisque je l'ai portée. — Non, garde-la, toi, repartit la fillette. — Elle est trop grande.

— Ça, ce n'est pas vrai ; j'ai fait prendre les mesures par mon frère. Garde-la et donne-moi ta vieille. Le Pape rit beaucoup et dut garder la caissette neuve. J'ai tenu à citer cette anecdote inédite parce qu'on y voit comment par son à propos, par sa bonhomie, par sa simplicité, Pie X est devenu populaire.

C'était en hiver, l'année dernière. Un haut personnage belge se préparait à quitter Rome pour rentrer dans son pays. La veille de son départ, il fut prié de passer au Vatican, d'urgence. Il se rendit à l'invitation et fut introduit immédiatement auprès du Pape.

— Vous rentrez en Belgique, lui dit le Saint-Père ? Voulez-vous vous charger d'une commission pour moi ? Naturellement le haut personnage se déclara tout heureux de pouvoir être agréable au Pape.

— Voici ce dont il s'agit, fit Pie X. Il y a là-bas en Flandre un pauvre prêtre qui est bien malade et qui est surtout bien malheureux. Voulez-vous aller lui dire que le Père commun des fidèles s'intéresse à lui, que j'ai prié pour lui que je prierais encore ? Je comptais à ses souffrances et, comme Jésus à la recherche de la broche égarée, je voudrais pouvoir lui donner des preuves tangibles de ma sollicitude et de mon amour. Dites à l'abbé Daëns que le Pape fait des vœux pour sa guérison et qu'il lui souhaite la paix du cœur !

Le haut personnage s'inclina tout ému et promit de s'acquitter de la mission qui venait de lui être confiée.

Il en comprenait toute la délicatesse. Il en entrevoyait les difficultés. Arrivé à Bruxelles, il se demanda — ne connaissant pas l'abbé Daëns — qui pourrait lui servir d'introduit auprès de celui-ci. Il chercha et eut la main heureuse.

Le haut personnage se rendit à Alost, accompagné d'un sénateur ecclésiastique et démocrate. Il furent reçus par l'abbé Daëns. Trois jours après, l'abbé Daëns se réconciliait avec l'Eglise.

Tel est le récit qui nous a été fait par une personne absolument digne de foi et qui nous a paru d'actualité au lendemain du jour où l'on a inauguré à Alost un monument à la mémoire de l'abbé Daëns.

L'un des ambassadeurs de Pie X était Mgr Koson, évêque de Saint-Étienne, sénateur de Bruxelles.

La jeunesse catholique italienne A ROME

La jeunesse catholique italienne a tenu les 17, 18 et 19 septembre dernier un grand congrès sous la présidence de Mgr Pericoli. Les réunions ont eu lieu dans l'église Saint-Apollinaire, au séminaire romain.

Les rapports soumis au congrès ont été repartis en trois groupes. 1° Le but fondamental de l'Association ; 2° La préservation et la formation de la jeunesse ; 3° L'action extérieure et la presse.

Les rapporteurs ont été désignés au parterre hors de Rome. Le premier jour, une discussion assez confuse a lieu. Un congressiste fait remarquer qu'il faut s'occuper également de grouper les femmes. Cet amendement est adopté. Mgr Rezzara, l'un des survivants de la fondation de l'Association, prend aussi la parole dans ce sens. Le jeune docteur Ciri montre ensuite que la société de la Jeunesse catholique italienne est unanime à considérer que son programme est le meilleur, qu'il a été rappelé par la Semaine sociale de Brescia, et que le Pape l'a loué sans réserve.

Le président, Mgr Pericoli déclare que les idées émises par le docteur Ciri sont celles de toute la direction. D'ailleurs l'association de la Jeunesse catholique a maintenant des statuts qui lui permettent d'accepter dans son sein toutes les associations de jeunesse, quel que soit leur programme, pourvu qu'elles soient reconnues par les autorités locales. La séance se termine par l'acceptation à l'unanimité, du premier ordre du jour.

Le 18 septembre, après la messe du Pape le congrès de la jeunesse catholique reprend ses travaux. L'animation est vive, animation provoquée soit par la grandeur de l'église où se tient le congrès, soit par l'expérience, chez certains des congressistes et une sérieuse opposition de tendances.

Le président, Mgr Pericoli, a fort à faire pour obtenir le calme. Puis il indique à l'assistance les moyens de préserver la vie religieuse et la moralité des jeunes catholiques.

Le rapporteur recommande ensuite vivement l'humilité et la moralité. Puis il montre que, sans l'Eucharistie et la religion, il n'y a pas de vraie morale et de vraie civilisation. Le congrès demande d'établir des écoles de religion avec aperçus d'histoire de l'Eglise et leçons d'hygiène et de pédagogie.

L'après-midi, le congrès vota un ordre du jour, s'alliant à la ligue contre le duel. Puis commencent les discours les plus attendus.

Mgr Rezzara annonce ensuite que l'Union populaire italienne et l'Union économique sociale, après avoir obtenu l'appui unanime des évêques italiens, ont décidé d'ouvrir du 15 au 30 octobre prochain une école nationale de propagande catholique.

Le 19 septembre a lieu la clôture du congrès. Les jeunes s'occupent d'une manière parfaite de l'éducation des classes populaires, des moyens de protéger les étudiants, par des œuvres militaires, des œuvres économiques et sociales, et enfin, de l'application des décisions du congrès.

Les congressistes applaudissent un rédacteur du Corriere della Serra qui demande que, dans l'école de propagande catholique dont la création fut décidée la veille, on s'occupe de former de jeunes journalistes.

M. Cingolaro ensuite invite les jeunes catholiques à obtenir le droit d'enseigner le catéchisme dans les écoles populaires, et présente ses remerciements et ceux de l'assistance à Mgr Pericoli et à Pie X.

ÇA ET LA

Un recensement en Chine

Hier, on annonçait que Pékin avait décidé de s'allonger d'un tiers. Aujourd'hui, on apprend que le gouvernement chinois vient de faire procéder au recensement de la population dans l'empire.

C'est la première fois que les fils du Ciel seront soumis à cette opération, qui n'a rien de douloureux d'ailleurs, mais constitue une atteinte capitale à la routine, depuis des siècles la religion d'Etat.

L'empire chinois compte à l'heure actuelle 428,214,000 habitants, à peu près ce tiers de la population mondiale. Dans ce chiffre, les étrangers figurent pour 70,000 environ.

Fonctionnaires turcs

On a peine à s'imaginer, en France, les fortunes colossales réalisées en deux ou trois ans par les fonctionnaires turcs, sous le régime de l'autocratie.

Il y a quelques mois, le gouverneur d'une province ottomane répondait à un Français qui lui demandait si, après trente années de service, une pension de retraite était allouée aux fonctionnaires :

— Il ne saurait y avoir de retraite pour trente ans de bons services. — Et pourquoi ? — Parce qu'un fonctionnaire qui avait besoin d'une pension après trente ans de

services serait un âne et un âne n'a pas le droit de bons services.

L'Amérique et les Chinois

D'après une vieille chronique chinoise récemment retrouvée et qu'on suppose être l'œuvre d'un bonzo appelé Hui-Son, qui vivait au sixième siècle après Jésus-Christ, il paraît que l'Amérique du Nord était connue des Chinois.

Ils la connaissaient sous le nom de Fensang ou Fasu, et leurs croquis la plaçaient à 6,500 milles à l'est de l'Asie.

De plus, cette même chronique déclare qu'en l'an 453, cinq prêtres bouddhistes s'embarquèrent pour Fasu et arrivèrent aux Mexiques. Ils enseignèrent leur religion aux naturels du pays, construisirent des temples et ouvrirent le pays de leurs monstrueuses idées.

On retrouve en effet, au Mexique, de nos jours, des traces de la civilisation mongole ; il existe dans la Madalena une statue de dieu qui ne ressemble pas aux autres statues mexicaines mais fort aux grotesques dix-neuvièmes. Son nom, Wi-si Poocha, est d'ailleurs tout à fait chinois.

Vente scandaleuse d'une église et d'un cimetière

La Chambre des criées du tribunal civil de Grenoble (France) vient de procéder à une adjudication qui a causé une profonde émotion en Savoie et dans toute la région.

Une église et un cimetière ont été vendus sur une mise à prix respective de 100 et de 250 francs. Il ne s'agit pas, comme on pourrait tout d'abord le supposer, d'une église en ruines et d'un cimetière abandonné, mais d'un sanctuaire où il y a à quelques jours encore, on célébrait le culte, et d'un cimetière où l'on enterrait il y a à peine quinze ans — l'église et le cimetière de Saint-Christophe-de-la-Grotte (Savoie). C'est le liquidateur des Chartreux, dans le patrimoine desquels ils étaient compris, qui poursuivait l'expropriation.

On croit savoir que l'acheteur est le mandataire d'habitants du pays, qui ont voulu ainsi éviter une profanation que le gouvernement lui-même aurait dû empêcher !

M. M. Clemonoux et Briand ont naguère ordonné la spoliation des fondations pieuses ; ils vont vendre aujourd'hui la terre sacrée où reposent les morts ! C'est dans l'ordre, mais, tout de même, quelle ignominie !

L'âge de la réussite

C'est entre quarante et soixante ans qu'un homme est dans la plénitude de ses moyens ; et c'est généralement à ce moment-là qu'il peut produire l'œuvre qui donnera la célébrité à son nom.

Ainsi le déclare un savant professeur, qui appuie son affirmation sur des statistiques. Il en déduit que c'est vers quarante ans que les chimistes et les physiciens ont fait leur plus notable découverte ; que c'est à quarante-quatre ans que le poète donne son meilleur poème, et que c'est à quarante-six ans que le romancier produit son plus beau roman.

Les guerriers et les explorateurs font parler d'eux à quarante-sept ans ; les compositeurs et les acteurs, à quarante-huit ; les moralistes, à cinquante et un ; les médecins et les hommes politiques, à cinquante-deux ; les mathématiciens, et les humoristes, à cinquante-trois ; les historiens, à cinquante-sept ; les naturalistes et les juristes à cinquante-huit.

Mais à ces règles, il y a, bien entendu, des exceptions !

La presse américaine

La progression de la consommation de papier aux Etats-Unis est colossale. En 1907 le tirage total des journaux américains a atteint le chiffre fantastique de dix milliards et demi de numéros, ce qui représente, pour chaque habitant des Etats-Unis, pendant cette année, 125 numéros de journaux ou de revues, environ trois fois autant qu'en 1880.

Mais ce sont les journaux du dimanche qui consomment des masses de papier dont on ne se fait pas une idée. En 1907, 456 journaux américains divers publièrent de ces éditions du dimanche dont le tirage total représentait 11,539,031 numéros, chaque numéro avait une moyenne de 32 pages. Pour l'édition d'un seul dimanche, il a donc fallu une masse de papier qui suffirait pour imprimer une bibliothèque de 5,900,000 volumes de 400 pages chacun.

Le bain des arbres

Les horticulteurs allemands ont trouvé un ingénieux moyen d'avancer la végétation des arbres et arbrisseaux, en employant des bains chauds comme procédé de chauffage.

On trempe leurs tiges dans un bain d'eau à une température de 30 à 40 degrés centigrades.

On n'a plus ensuite qu'à planter les plants dans une serre, et elles développeront leurs bourgeons avant les autres. Bien entendu, comme pour le lin, à une certaine date il faut les arroser.

Comme on le voit, c'est très simple ! L'opération doit se faire en décembre ou en janvier, c'est-à-dire en un moment où l'hiver est au repus.

Ce traitement a donné le meilleur résultat pour le lin, le safran, le genévrier, le saule et le myrtille. Il procurerait à nos horticulteurs.

Cinq trous dans un discours

Le 5 septembre dernier, à Sorel, sir Wilfrid Laurier, devant une assemblée dont le gros, paraît-il, était formé de gens plus ou moins attachés, avec des saucisses, à sa fortune politique, a prononcé un discours immense.

Ce discours est surtout remarquable par ce qu'il ne dit pas, par ses omissions, par ses prétentions systématiques, conscientes, voulues, préméditées. — Questions brûlantes ! N'y touchons pas ! Voilà ce que sir Wilfrid, qui se croit habile et grand tacticien électoral, a dû se dire en méditant le plan de son plaidoyer pro domo.

Bref, ce discours est plein de trous reconverts de ces phrases éloquentes dont la langue d'argent est si prodigieuse.

Les électeurs catholiques, indépendants des partis, vont avoir à se prononcer, le 26 octobre prochain, sur le sort du gouvernement actuel.

Laissons parler le silence éloquent qui sort de ces trous, de ces "bouches d'ombre", comme aurait dit Victor Hugo.

Premier trou : La question des écoles. Silence complet.

Deuxième trou : La question de la langue française. Silence complet.

Troisième trou : L'impérialisme. Silence complet.

Quatrième trou : L'immigration. Silence complet.

Cinquième trou : La corruption politique. Silence complet.

Voilà ce qui peut s'appeler du silence éloquent ! Evidemment, sir Wilfrid connaît le fameux proverbe arabe :

"La parole est d'argent. Le silence est d'or."

Tels sont les trous principaux du grand discours dans lequel l'homme d'Etat sexagénaire a laissé entendre, non sans émotion du reste, qu'il sollicitait pour la dernière fois, la "confiance" du corps électoral, avant une retraite définitive.

LA QUESTION SCOLAIRE.

Pourquoi ce trou ?

Sir Wilfrid s'imaginait-il qu'il enterrerait ainsi la question soulevée depuis 1890 par son parti, sur l'ordre des loges ?

"Faisons un trou et que la question scolaire repose en paix ! ! !"

Non, non, sir Wilfrid. Cette question n'est pas encore morte ni enterrée.

En Belgique, il y eut de 1878 à 1884 un ministre de l'instruction dite publique, très franc-maçon, qui portait le nom justifié de "fossoyeur". Sir W. Laurier voudrait être lui aussi un "fossoyeur" en son genre.

Le F. : P. Van Humbecck voulait "fossoyer" le catholicisme dans le trou de la neutralité scolaire.

Sir Wilfrid, après avoir, en 1897 et en 1905, par des compromis qu'il a pu croire honorables, prêtés sa complicité politique à nos fossoyeurs du catholicisme, prétend, leur coup fait, nous enterrer aujourd'hui, nous catholiques, dans le même trou avec nos droits et nos libertés, en matière d'éducation publique.

Mais pas plus que la question scolaire nous ne sommes morts ni prêts à nous laisser enfouir, civilement. Le Machiavel de l'opportunisme aura beau se faire illusion.

La revendication de nos droits et de nos libertés imprescriptibles est toujours vivante.

NO SURRENDER.

Et ce ne sont pas seulement les catholiques dont les revendications vengeresses se dressent devant l'homme aux "compromis honorables" et aux "arrangements" conciliatoires de la concession à perpétuité.

Les protestants anglicans, qui ont conservé quelque sens chrétien, le sens moral et le sens commun, revendiquent avec nous, les droits de la conscience et des familles dans l'école du peuple.

Le 26 juin 1907, devant le synode anglican du Manitoba et du Nord-Ouest, réuni à Winnipeg, on protestait contre l'école sans Dieu : "a vigorous attack on the public schools as godless institutions, was the feature of the annual meeting of the anglican sun-

"day school association", disait le Weekly Telegram de la même date.

Le 5 septembre dernier, le Star, organe où le protestantisme et le maçonisme ont également pied, annonçait que le synode anglican du Canada entier, devant se réunir à Ottawa le 23 septembre courant, avait mis à son ordre du jour la motion suivante :

"... Quelque moyen doit être trouvé, sous le régime actuel des écoles publiques, en vue d'assurer dans les écoles primaires et secondaires ainsi que dans les universités, une instruction religieuse conforme à ce que les différentes "dénominations" peuvent juger nécessaire pour l'éducation de leurs enfants..."

Cela seul suffit à montrer que les anglicans ne veulent pas plus que les catholiques laisser sir W. Laurier enterrer la question scolaire.

Le maçonisme et le libéralisme, l'un portant l'autre, verront tôt ou tard, en dépit du silence prudent du concordat ministériel, qu'il n'y a point de droit contre le droit.

Jamais les catholiques ne s'inclinent, en cette matière, devant les faits et méfaits accomplis.

La trahison de nos droits en 1890, en 1897 et en 1905, est trop évidente. — Impossible, sir Wilfrid, de vous en laver les mains, dans le bassin de Ponce-Pilate ! ! !

Et pour comble, vous venez de caser dans un fromage de 8,000 dollars par an le F. : Greenway, le complice du F. : Sifton.

LES DROITS DE LA LANGUE FRANÇAISE.

Encore un trou à boucher. Cette question nationale et constitutionnelle est intimement unie à la précédente.

La première est une question religieuse ; la seconde, une question de race. Vous n'enterrerez ni la religion, ni la race. Nos droits, en fait de langue, ont été trahis aussi honteusement, que l'ont été nos droits religieux.

Sir Wilfrid pourra passer dédaigneusement sans souffler mot à côté des 500,000 pétitionnaires réclamant l'égalité administrative et politique des deux langues, conformément à la constitution, cette prétention ne lui portera pas bonheur.

Les Canadiens français se souviendront !

L'IMPÉRIALISME.

Pourquoi sir Wilfrid a-t-il eu peur de toucher à l'impérialisme ? Se douterait-il que, sur ce point comme sur les deux autres, sa politique se heurte directement au sentiment national du peuple canadien-français ?

Quand sir Wilfrid, toujours compromettant, toujours compromis, s'est laissé entraîner lors de la guerre du Sud africain dans le courant des Cecil Rhodes, Yameson, Grey et Chamberlain, si vigoureusement flagellés par W. Stead, il s'est trouvé un patriote, un vrai représentant de la race trahie pour crier : "Casse cou !" au chef de son propre parti politique.

Sir Wilfrid a passé outre...

Quand, lors des fêtes jubilaires de Québec, l'impérialisme s'est efforcé de confisquer à son profit, autant qu'il le pouvait, ces fêtes essentiellement chrétiennes et françaises, de quel côté se sont portés l'influence, le nom, le prestige officiel ? Du côté impérialiste.

Non seulement sir Wilfrid a mis la main à la pâte jusqu'au coude, mais au risque de se fourrer le doigt dans l'œil, il a joué le rôle du fier Artaban.

Aujourd'hui son silence l'accuse. Il a fait avec l'impérialisme un "compromis honorable" de plus !

L'IMMIGRATION.

Sir Wilfrid croit-il sérieusement que son silence amènera les Canadiens français à laisser tomber dans ce trou silencieux leurs griefs si légitimes contre l'imaginable politique siftonienne inaugurée sous l'œil complaisant du chef responsable du gouvernement, afin de noyer si possible la race canadienne dans le Nord-Ouest, sous le flot boueux des Doukobors, importés par paquets de dix mille, à grands frais, du fond de la Russie trop heureuse de se débarrasser ainsi d'une secte frisant à la fois la folie et l'anarchie ?

Et l'importation en masse de Juifs de Russie, de Juifs révolutionnaires, anarchistes, dans la nouvelle terre promise dont sir Wilfrid s'est empressé d'ouvrir les portes à double battant, si bien qu'il dota Montréal de mil-

liers de disciples du Talmud et de Shylock ?

Et cette importation aussi effroyable d'éléments criminels se répandant partout, dans nos villes comme dans nos campagnes ? ! !

Et cette aliénation systématique des forêts domaniales en faveur de créatures de parti, moyennant des sommes fabuleusement dérisoires, de façon à constituer la confiscation de la richesse publique au détriment de la colonisation rationnelle, confiscation sans précédent dans l'histoire du Canada ?

Sir Wilfrid s'imaginait-il que cette politique imbécile et coupable, constituant un véritable crime de lèse-nation, sera oubliée le 26 octobre ?

LA CORRUPTION POLITIQUE.

"Women, wine and graft !" Ce cri qui s'élevait naguère non seulement en plein Parlement, mais aussi dans le pays encore honnête, sir Wilfrid a cherché à l'étouffer, alors que des parlementaires de son propre parti y faisaient écho en réclamant une enquête.

Quoi qu'il en pense — et son silence à Sorel est là-dessus d'une rare éloquence — ce cri est le cri de l'opinion publique terrifiée par des scandales multipliés. Ce cri d'indignation, recevait tout récemment une confirmation retentissante de la part d'une des illustrations du parti dont sir Wilfrid est l'idole.

Sous ce titre : "Joe Martin dit que le Canada n'a jamais été aussi corrompu qu'aujourd'hui", le Star du 3 septembre dernier publiait la dépêche suivante venant de Londres :

"Ecrivant dans la Revue de l'Empire, Joe Martin dit que jamais dans l'histoire du Canada il ne s'est produit autant de corruption dans la vie publique que durant ces douze dernières années..."

Or ce même J. Martin, qualifié de Fighting Joe, est un de ceux qui, à la tête du parti dont sir W. Laurier est le chef responsable, se distinguait, jadis, parmi les promoteurs les plus fanatiques de la guerre scolaire, commencée en 1890 par les Greenway et les Sifton du Manitoba.

Et c'est ce J. Martin qui ne peut réprimer ses nausées à l'aspect de la corruption politique sévissant dans son parti, dans tout le pays.

LES PROMESSES DE SIR WILFRID.

Ces promesses, sir Ch. Tupper, l'ancien chef du gouvernement canadien, les rappelaît naguère encore dans une lettre ouverte adressée à sir Wilfrid, le 9 septembre dernier, de Winnipeg, et publiée par le Star du 14. On y lit notamment :

"En 1896, vous nous avez renversés en dénonçant notre gouvernement pour n'avoir pas désavoué la loi scolaire du Manitoba qui enlevait leurs droits religieux aux catholiques. Et lorsque le gouvernement présentait une mesure rétrograde, déclarée nécessaire par le Conseil privé d'Angleterre, vous avez fait alliance avec les Orangistes et vous avez combattu cette mesure par l'obstruction. Puis vous vous êtes procuré le support de la province de Québec en déclarant que cette mesure n'allait pas assez loin et que si vous obteniez le pouvoir vous présenteriez, si cela était nécessaire, une mesure plus énergique, afin de redresser complètement les griefs des catholiques..."

Voilà un témoignage historique irréfutable.

Et c'est à Sorel même qu'en 1896 M. Laurier, alors non encore sir, faisait cette déclaration honteusement mystificatrice.

Omnia servillar propter dominionem, disait Tacite peignant sous la décadence romaine un des prototypes des Canadiens de notre Bas Empire.

La corruption ambiante, qui devait prendre avec son avènement de telles proportions ; a depuis longtemps atteint cet homme d'Etat dont la conscience politique est visiblement la proie d'une bêtise qui lui permet de saisir le pouvoir, par tous les moyens, et d'en recueillir tout un parti se ruant sur l'assiette au beurre.

Et cette corruption profonde, générale, ne sévit pas seulement dans les régions officielles. Elle sévit aussi, dans le corps électoral au moyen de mille agents chargés d'organiser la dégradation des masses la plus honteuse qui se soit jamais pratiquée en Canada. Comme principal agent de cette corruption

l'on a organisé toute une presse d'Etat subsidie aux frais des contribuables sur le modèle de la presse des reptiles de feu Bismarck. Et la main de W. Laurier la nourrit.

Voilà l'œuvre de sir Wilfrid Laurier, telle qu'on la voit à travers les trous de son discours de Sorel. Voilà l'œuvre de cet homme qui en 1905, osait déclarer en plein parlement, que lui aussi, il avait "charge d'âmes."

COMMÉDIANTE, TRAGÉDIANTE ! ! !

UN ÉLECTEUR CATHOLIQUE.

PIE X

PAR S. G. Mgr Archambeault

S. G. Mgr Archambeault, évêque de Joliette, vient de publier une lettre pastorale d'une haute inspiration, à l'occasion du jubilé sacerdotal de Pie X.

Monsieur résume d'abord l'histoire de l'humable Joseph Melchior Sarto, depuis sa naissance, le 2 juin 1835, jusqu'à sa consécration épiscopale, comme évêque de Mantoue, le 23 novembre 1881.

Il nous le montre encore enfant, se faisant remarquer par une piété angélique, l'amour du devoir et de l'ordre, une bonté exquise, un goût prononcé pour les études sérieuses, mais surtout par une fermeté de caractère peu ordinaire.

Il le suit au séminaire de Padoue et au grand séminaire de Trévise où l'abbé Sarto reçoit le 18 septembre 1858.

Monsieur nous le dépeint dans l'exercice du ministère, à Tombolo, où l'abbé Sarto, cœur sensible et aimant, "va de préférence vers les pauvres et les ouvriers," leur distribuant tout ce qu'il possède, et se privant, "afin de les soulager, même du nécessaire, s'en remettant pour le lendemain à la douce Providence qui, disait-il, voit tout, prévoit tout et n'abandonne jamais ce qui se confie en elle."

A l'âge de 32 ans, l'abbé Sarto est nommé curé archiprêtre de Salzano.

En prenant possession de son nouveau poste, il avait dit : "Je serai l'homme de tous, belle devise qui devait être celle de sa vie entière. Curé, évêque, patriarche, pape, Pie X a été véritablement l'homme de toutes les classes sociales : le conseiller sage et éclairé des puissants et des riches ; le protecteur des savants, des lettrés, des artistes ; le père et l'ami véritable des pauvres et des ouvriers. Il s'est donné à tous afin de les gagner tous à Jésus Christ..."

Lors d'une visite pastorale son évêque le cita publiquement comme modèle accompli des pasteurs d'âmes, et le nomma, en 1875, chanoine de la cathédrale de Trévise. Le peuple de Salzano pleura amèrement le départ de son curé bien-aimé. Il lui appliqua ces touchantes paroles d'un dictionnaire italien : "Etait venu pauvre, il n'en est allé plus pauvre encore."

Mais les pages de monseigneur Archambeault seraient toutes à citer tant elle s'enchaînent et tant elles sont propres à faire naître et à nourrir dans les âmes une plus grande piété filiale envers l'auguste Pontife qui préside aux destinées de l'Eglise, si notre cadre restreint nous le permettait.

Cependant, nous ne pouvons résister à la tentation d'emprunter encore quelques extraits à cette magnifique lettre pastorale :

"Dans son zèle infatigable à promouvoir tout ce qui peut réveiller ou affermir la foi et la piété des fidèles, monseigneur Sarto organisa à lui-même les fêtes jubilaires de saint Anselme de Laocée, protecteur de la ville de Mantoue, et celles du troisième centenaire de la mort de saint Louis de Gonzague. L'état incomparable de ces dernières fêtes, leur succès et leurs heureux résultats, attirèrent l'attention de Sa Sainteté le Pape Léon XIII. Enu des vertus de l'évêque de Mantoue, et des œuvres admirables accomplies au cours de son épiscopat, frappé de l'influence extraordinaire qu'il exerçait, du respect universel et de l'affection profonde dont il jouissait dans la province vénitienne, le Souverain Pontife le nomma, en 1893 au siège patriarcal de Venise, et l'éleva, la même année, à la pourpre romaine. L'Italie entière applaudit au choix judicieux de Pie X. Seul, monseigneur Sarto en fut surpris et comme humilié. Il accepta cependant, sans chercher à s'y soustraire, cette nouvelle dignité, parce que, soumis aux desseins de Dieu, il craignait d'y mettre le moindre obstacle, mais il ne s'appela jamais que "le pauvre cardinal."

L'entrée à Venise du nouveau patriarche fut un véritable triomphe. Elle se fit au milieu des acclamations enthousiastes du clergé, de la noblesse et du peuple. Ce fut comme une évocation des fêtes éblouissantes et pleines de splendeurs de la reine de l'Afrique aux jours les plus glorieux de son histoire. Le cardinal Sarto avait adressé deux lettres avant son arrivée à Venise : l'une au clergé, l'autre au conseil municipal. On y trouve clairement exprimés ses idées et ses vœux, nettement tracés le programme de son administration. Dans la première, Son Eminence dénonce, avec une vigueur

lont apostolique, le libéralisme catholique, sous quelque masque qu'il se présente, surtout sous celui d'un prétendu progrès religieux qui cherche à concilier la lumière avec les ténèbres, et qui, sous prétextes de paix et d'entente cordiale, sacrifie tous les droits de l'Eglise. Il y déplore aussi le désaccord de l'Etat sur le domaine religieux, et les entraves qu'il met à l'action bienfaisante de l'Eglise. Dans la seconde lettre, le cardinal Sarto exprime avec tact au maire de Venise, représentant le parti démocratico-social alors au pouvoir, l'espérance de trouver auprès des délégués de la cité, l'aide qui rend plus facile le ministère pastoral : "Si différents que soient nos champs d'action, nous tendons au même but, qui est le vrai bien des citoyens et les deux pouvoirs sauront éviter de s'entrechoquer."

Et plus loin Monseigneur Archambeault dit :

"Le journalisme vraiment catholique c'est-à-dire dirigé par les principes d'une doctrine saine et soumise entièrement à l'autorité épiscopale, était, à ses yeux, le seul moyen efficace de combattre la presse libérale et de contrebalancer sa funeste influence sur la foule, au double point de vue doctrinal et disciplinaire. Aussi, l'appuyai-til de son autorité et de ses aumônes. Il déclara même, un jour, être prêt à vendre, au besoin, sa coppa magna et son anneau pastoral pour le soutien de la Defense, journal dévoué aux intérêts catholiques de la région vénitienne."

Et plus loin encore :

"Le pape occupe dans le monde une place à part. C'est un évêque, et, comme tel, il n'est pas plus que les autres évêques, suivant la remarque de saint Jérôme et de saint Cyprien, car l'épiscopat ne souffre d'infirmité dans aucun de ses membres. Mais cet évêque est aussi le Vicaire de Jésus-Christ ; il ne fait avec Lui qu'une seule personne morale, partage, sans la division, son autorité souveraine et universelle sur l'Eglise et sur chacun de ses membres ; fidèles, prêtres et évêques ; il en est le Chef et le Pasteur suprême. Il est donc évident que la papauté doit durer autant que l'Eglise, dont elle est à la fois la base, le centre et le couronnement. L'Eglise ne peut pas être séparée, sans disparaître, du principe même de sa vie, de ses pouvoirs hiérarchiques et de son action. "Si le siège de Pierre est ébranlé," disaient les évêques de Gaule, tout l'épiscopat chancelle. Du reste, la perpétuité du Vicaire de Jésus-Christ est un dogme de notre foi. Le divin fondateur de l'Eglise a fait transmissibles les sublimes prérogatives dont il avait investi l'apôtre saint Pierre et il a rendu en quelque sorte immortelle la personne auguste de son représentant sur la terre. Pierre a eu des successeurs, des héritiers de sa mission et de ses pouvoirs, et il en aura jusqu'à la fin des temps. Ces successeurs, ce sont, à l'exclusion de tous les autres, les évêques de Rome, cette Ville Eternelle, d'abord centre de la civilisation païenne, puis devenue, dans les desseins de Dieu, le foyer le plus intense de la vie chrétienne ; de Rome, où le Prince des Apôtres vint établir définitivement son siège, qu'il illumina des splendeurs de la doctrine nouvelle et qu'il féconda de son sang."

"Nécessaire au monde religieux, la papauté l'est encore au monde sociale et politique. Elle constitue le seul pouvoir qui n'a jamais varié au cours des siècles ; le seul que les révolutions n'ont pu ébranler, le seul enfin capable de donner aux sociétés leur véritable orientation, de les empêcher de faire naufrage, de les aider à se relever de leurs ruines."

Ces quelques considérations sur le rôle de la papauté dans le monde, font comprendre l'émotion profonde dont fut saisi l'univers entier quand le 31 juillet 1903, dix jours après la mort de Léon XIII, de glorieuse mémoire, les cardinaux se réunirent en conclave pour procéder à l'élection d'un nouveau pape. L'heure est exceptionnellement grave. Tous les regards sont tournés vers le Vatican. L'Eglise catholique est en prière. Les rois et les peuples, même ceux qui ne partagent pas nos croyances, attendent, avec anxiété, le résultat de cette solennelle réunion où "des hommes font en silence l'œuvre de Dieu, et vont parler au nom de Dieu." Quel est l'élu de Jésus-Christ ? A qui va-t-il confier la direction de son Eglise, en ces jours d'orage où la vague de la persécution monte et monte toujours, à cette époque troublée du triomphe des loges maçonniques dans la plupart des pays de l'Europe ? Qui succèdera au Pontife illustre dont "la parole claire, pleine de nobles pensées, remua le monde, les chefs des Etats, les savants et les ouvriers ? Une fois de plus, Dieu déjoua les calculs de la sagesse humaine."

"Au premier scrutin, le cardinal Sarto, à peu près inconnu de la plupart des membres du Sacré Collège, n'obtint que cinq voix. Le lendemain, il en eut 21 ; le surlendemain, 35 ; le matin du 5 août, fête de saint Dominique, il fut déclaré élu par 59 voix, malgré ses larmes et ses ardentes supplications de ne pas imposer à ses épaules un fardeau aussi redoutable."

Ce serait une erreur de croire, nos très

chers frères, que ce sont les électeurs du conclave qui communiquent au nouveau pape ses incomparables prérogatives et plénitude de son autorité. S'il Jésus-Christ la confère, car en lui seul réside comme dans sa source et dans son principe, la divine puissance de régir et de sanctifier les âmes. "Le pontife choisi apprend de la "bouche de ses confrères les desseins de Dieu sur lui, et dès qu'ils les accepte, il est investi par une opération divine de la juridiction immédiate, épiscopale et ordinaire sur les fidèles... Sans délai, les cardinaux s'inclinent devant sa dignité pontificale, parce qu'il ne vient pas en lui leur "créature, mais l'homme que Dieu lui-même a nommé d'un nom nouveau, comme autrefois saint Pierre, et parce qu'il reconnaît que l'autorité du Pontife n'est point émanée d'eux, mais que venant immédiatement de Dieu elle s'étend sans réserve sur ceux mêmes qui l'ont élu, comme sur toute l'Eglise et sur l'humanité." (1)

Nous reviendrons sur cette lettre pastorale.

JOSEPH BEGIN.

Falsification et maquillage maçonniques

Au moment de l'assassinat du comte Buonmartini par son beau-frère Tullio Murri, tous les journaux français reçurent de l'agence Paris-Nouvelles, le 3 octobre 1903, le texte suivant :

TEXTE DE L'AGENCE "Tullio Murri, son père et son oncle, étaient parmi les gros bonnets de la Franc-Maçonnerie bolonaise."

Quelques jours après l'assassinat du comte Buonmartini, Auguste et Richard Murri, le père et l'oncle de Tullio, se rendirent chez M. Nathan, le Grand Maître de la Franc-Maçonnerie italienne, lui avouèrent que Tullio avait assassiné son beau-frère, mais, disaient-ils, en état de légitime défense. Ils lui demandèrent son appui pour faciliter sa fuite à l'étranger.

Après quelques hésitations, M. Nathan leur promit son concours, et il fut convenu que Tullio Murri se réfugierait à Athènes muni d'une lettre de recommandation de M. Nathan, pour M. Dasnaginas, vénérable de la Loge d'Athènes."

Voilà maintenant la transformation de cette nouvelle dans le journal l'Action, de Paris (5 octobre 1903) :

TEXTE DE L'ACTION

"Tullio Murri, son père et son oncle, étaient de fervents catholiques."

Quelques jours après l'assassinat du comte Buonmartini, Auguste et Richard Murri, le père et l'oncle de Tullio, se rendirent chez un Curé et lui avouèrent que Tullio avait assassiné son beau-frère, mais, disaient-ils en état de légitime défense.

"Il faut gagner l'étranger, dit celui-ci. Je vais vous donner une lettre de recommandation pour Athènes."

Voilà comment l'Action avait arrangé le texte : M. Dasnaginas, vénérable de la loge d'Athènes, destinataire de la recommandation, disparaît complètement ; l'assassin et ses parents, gros bonnets de la franc-maçonnerie bolonaise, deviennent de fervents catholiques, et au lieu de M. Nathan, Grand-Maître franc-maçon, l'Action met en scène un Curé. Et le peuple avale tout cela !

LA PERSECUTION RELIGIEUSE

A Rennes, un ancien supérieur des Frères, M. l'abbé Allaire, habitant rue des Frères-Bourgeois. Il y vit ignoré de tous dans la méditation et la prière. Ses compagnons, ayant quitté l'habit de leur Ordre, se sont sécularisés.

Mais cet humble prêtre est suspect. Il constitue un danger pour la République ! Aussitôt, Clemenceau envoie un commissaire de police avec six agents pour perquisitionner chez lui, afin de s'assurer qu'il ne conserve pas de "rapports avec la Congrégation". Son domicile est violé. On fouille dans ses poches pour voir s'il n'y cache pas des "papiers compromettants" !

C'est là leur tolérance. Elle est folle ! Il est bon de rappeler un passage intéressant d'un article publié par le Travailleur, organe socialiste guesdiste de l'Oise, qui les peint très fidèlement :

"Enfin, bref, se réclamant de la liberté je veux dire de leur liberté, ils ne voient qu'un danger qui menace la société, selon le devise de Gambetta : "Le cléricalisme voilà l'ennemi", et je vous garantis que cela commence à devenir ritournelle."

"A qui ferait-on croire aujourd'hui que lorsqu'il n'y aura plus de curés, qu'il n'existera plus aucune religion, la société sera sauvée ? Aux naïfs et à ceux qui jusqu'ici se sont laissés duper par les bourgeois se servant uniquement de la question anticléricalité pour s'assurer un triomphe électoral ? Du reste, ils sont incapables de traiter autre chose. Ils sont tombés sur cette proie, ils l'exploitent. C'est entendu."

Eh bien ! oui, ils sont incapables de traiter autre chose. Et pour tromper la patience du peuple, auquel ils ont promis des réformes sociales qui ils sont impuissants à réaliser, ils font arrêter un curé et procéder à des perquisitions chez un ancien Franciscain. Manière facile de se tirer d'embarras. Mais je doute que ce "truc" usé leur réussisse toujours !

(1) Le cardinal Mermillod, lettre sur l'élection de Léon XIII.